

Les écrits

IES ÉCRITS

Le souffle de la Soča

Hélène Laforest

Numéro 162, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, H. (2021). Le souffle de la Soča. *Les écrits*, (162), 71–77.

LE SOUFFLE DE LA SOČA

Voilà trois semaines que tu es partie, maman. Envolée. Déracinée du monde, renvoyée au néant ou à je ne sais quoi. Trois semaines que tu n'es plus là, et je suis partie pour ta destination de rêve. Une partie de moi voulait honorer ta mémoire et un de tes souhaits les plus chers, une autre partie espérait te retrouver ici, dans ce petit paradis que tu n'as jamais vu. J'ai travaillé fort pour convaincre Romain de me suivre dans ce projet un peu fou, et il m'a suivie. Il me suit toujours.

« Un jour, je ferai du deltaplane dans les gorges de la rivière Soča », lançais-tu parfois, certains soirs où tu buvais un peu et où tu laissais parler la folie qui t'habitait. Tes yeux taquins ne me laissaient jamais savoir si tu me faisais marcher ou non, mais à force de t'entendre prononcer ces mots comme une promesse, j'avais fini par y croire. Chaque fois que j'allais chez toi, une photo différente de cette rivière bleuissait ton fond d'écran.

La Soča est une soif que tu n'as jamais étanchée.

Depuis mon arrivée, je sens encore plus ton absence. La langue que tu m'as apprise n'est pas parlée par les Slovènes. Tout ici est si différent que rien ne me ramène à toi. Presque rien, en fait. Je croise des mères, je les vois cajoler leur enfant, le gronder, le guider, rire de ses insignifiances, et qu'importe si ces femmes ne portent pas ton visage, la plus vieille langue du monde est là, intacte, dans les sourcils froncés, les sourires fatigués, les bras maternels, les yeux qui mènent tout droit au cœur. À voir toutes ces mères qui ne sont pas la mienne, ma poitrine se serre. Je voudrais qu'elles me prennent, qu'elles m'embrassent, mais elles n'ont pas tes bras, elles n'ont pas ce qu'il me faut. Malgré moi, je les fixe un peu trop longtemps, comme si j'attendais qu'elles se transforment en toi. Ce n'est que lorsqu'elles se mettent à me dévisager que je m'en rends compte, et alors je baisse les yeux, embarrassée. Mais durant ce court instant où nos regards se rencontrent, chaque fois il me semble reconnaître un peu de l'inquiétude que tu arborais toujours en me regardant. *Manges-tu assez ? Dors-tu bien ? Travailles-tu trop ?* Qui maintenant me posera toutes ces questions qui à la fois m'agaçaient et me faisaient plaisir ?

Aujourd'hui, Romain et moi arrivons enfin à Tolmin. Une fois installés dans notre résidence temporaire, nous partons voir une des plages de la Soča, jonchée de cailloux arrondis, blanchis, de sable grossier, immaculé. Si

seulement tu pouvais voir la Soča, la vraie, son eau turquoise, irréaliste, les oliviers qui la bordent comme une dentelle faite de feuilles, ses falaises blanchâtres, la végétation bien verte qui les habille.

Après m'avoir installé un tas de serviettes sur lesquelles me reposer, Romain s'éloigne pour se baigner. Il fait un peu chaud, mais depuis que j'ai risqué trois orteils dans la rivière tout à l'heure, je sais que j'en ressortirais frigorifiée. Tu aurais eu, toi aussi, horreur de la température de l'eau, or je sais que tu aurais aimé la contempler, l'écouter.

Je tâche de ne penser à rien, mais à force de penser à ne penser à rien, ma tête se sature de pensées anxieuses.

Au bout de quelques minutes me vient la certitude que je n'arriverai pas à dormir. Je reste là, allongée, en maillot de bain, les yeux fermés, à écouter les bruits. Je voudrais n'être qu'une paire d'oreilles, oublier comment penser. Quelques familles et groupes d'amis autour discutent dans une langue que je ne reconnais pas. Je me concentre sur leurs intonations, j'y devine l'enthousiasme, l'impatience, je me nourris des éclats de rire. Un chien passe près de moi, ses vagues gémissements retiennent mon attention tandis qu'il presse ses pas vers l'eau, ses griffes effleurant les pierres. J'essaie d'imaginer sa taille, l'aspect de son pelage, la longueur de son museau. Le vent circule entre les oliviers en sifflant.

Mon ventre se met soudainement à gargouiller, et je pense au contenu du mini buffet qui m'attend dans mon sac à dos. Comment Romain peut-il se plaire à rester si longtemps dans une eau à ce point glaciale? Du bout des doigts, je m'assure que mon sac est toujours à côté de moi. Mais justement, ma main qui tâtonne rencontre une main glacée, et je sursaute. Démasqué, Romain m'avoue qu'il est revenu près de moi depuis un petit instant déjà et qu'il n'a pas voulu me déranger. En fait, la paix qu'il pouvait lire sur mon visage lui faisait du bien.

Affamé lui aussi, il répand vite sur les serviettes le contenu de mon sac aux trésors. Nous nous régalons de petits pains de toutes sortes de formes et de saveurs, de fromage crémeux, de cerises juteuses, d'abricots bien mûrs, de limonade à la framboise, de bières de qualité variable, de biscuits sucrés fourrés à la confiture de cassis. Un repas tout simple et pourtant luxueux.

Du moins, à mes yeux. Malgré la variété appréciable, tu aurais trouvé qu'il manquait ci et ça, tu te serais inquiétée que ce ne soit pas assez, tu m'aurais incitée à manger jusqu'à ce que je sois sur le point d'éclater. Mais tu n'es pas là, et je reste avec mon vide au creux du ventre.

Nos estomacs rassasiés, nous nous enlaçons, Romain et moi, et plus rien n'existe en dehors de nos corps, de la rivière, du sol rocailleux. Nous nous serrons si fort que nous sommes presque verrouillés l'un à l'autre. Nous nous serrons si fort que le vide qui me remplit s'écrase et disparaît. Dans les dernières semaines, je me nourris de plus en plus fréquemment de ces étreintes nécessaires.

Romain profite de cet enchevêtrement qui contraint mes bras pour enfoncer son petit doigt dans mon nombril, il l'y tortille pour me chatouiller. Entre un rire incontrôlable et un cri strident, je lui mordille le bras et le supplie d'arrêter.

Il s'arrête soudainement. Trop soudainement. D'ordinaire, il attend au moins un peu avant d'obtempérer, question de profiter de la possibilité de me torturer gentiment. Je lève le regard vers son visage et rencontre ses yeux écarquillés.

– Regarde.

Je me redresse, puis me penche vers mon nombril, duquel je vois dépasser un petit bout de peau, qu'il tient entre ses doigts. Il me montre qu'en tirant doucement dessus, la peau s'étire davantage.

Je crois d'abord à une plaisanterie, mais son air sérieux se teinte de plus en plus d'inquiétude. À mon tour, je prends entre mes doigts cette sorte de maille qui pend sur mon bas-ventre et qui fait assurément partie de moi, car je sens bel et bien mes doigts qui la pressent. À mon tour, je me mets à tirer dessus, précautionneusement. Je pense que ça va se rompre d'un instant à l'autre, mais ça tient bon, c'est solide. C'est mon nombril qui se déroule ou plutôt qui s'allonge, qui devient une queue en tire-bouchon, une queue de porcelet, et plus je tire, plus je sens quelque chose se tendre en moi, quelque chose comme un fil fait d'émotions et d'impossibilités, et si je tire trop fort, ça devient insupportable, alors je prends mon temps, mais ça sort en spirale, ça

m'hypnotise de l'intérieur, c'est une sorte de supplice et d'orgasme en même temps, j'ai l'impression de retirer un long cheveu pris au fin fond de ma gorge, mais non pas par ma bouche, plutôt dans l'autre sens, en le faisant passer par tous mes organes, mon visage et ma poitrine se couvrent de larmes chaudes, des larmes si épaisses et lourdes que j'ai l'impression que c'est du sang qui me coule des yeux, mais non, c'est aussi limpide que l'eau de la Soča, malgré tout je ris aux éclats, le débit avec lequel les émotions giclent hors de moi exige des sanglots ou des éclats de rire, mon corps a choisi le rire, mais je n'en suis pas moins cascade.

Le trouble de Romain se dissipe quand il voit ma joie, quand il voit que je ne suis pas en train de mourir, que je ne perds pas de morceaux, qu'au contraire j'en trouve des nouveaux. Il joint ses mains aux miennes pour tirer avec moi cette sorte de corde qui est à présent presque aussi longue que moi. Puis j'ai envie de me laisser faire, de me laisser dérouler par des mains aimantes, je retire les miennes du cordon, prête à me coucher sur le dos pour mieux profiter de l'expérience, mais dès que je lâche tout, je me vois propulsée vers le ciel par une rafale sortie de nulle part, je suis retenue de justesse par Romain qui a eu le réflexe de serrer la corde. Son visage béant d'effroi m'observe d'en bas tandis que la corde continue de se dérouler, de me dérouler, comme un foulard de magicien qui n'en finirait plus de jaillir de mes entrailles ; je me vois foncer à vive allure parmi les nuages et puis tout droit vers le Soleil, je pense *au moins je mourrai vite*, je pense *j'arrive, maman*, je pense *ça y est*, mais non, ça n'y est pas, la corde a atteint sa pleine longueur et mon corps, arrêté dans son élan, encaisse un violent choc. Heureusement, Romain, à l'autre bout de moi, tient le coup. J'ai peur qu'il m'échappe ou que ses pieds quittent le sol, mais comme toujours, cet homme est un roc, une racine profonde.

De là-haut, la Soča est un long ruban soyeux, et moi aussi, je suis ruban. L'air chaud et le manque de gravité me donnent l'impression de me baigner. Le vent m'habite et me modèle, me délasse, me déplie. Je suis frisée, puis lisse ; je suis douce, puis acérée, piquante ; ma peau claque et fait trembler le silence, ma peau frissonne et vibre tant qu'on dirait qu'elle ronronne.

Je crains d'être déchirée par le souffle furieux qui me soulève et me tord et me mord, mais ma peau ne se détisse pas, mes os restent droits et inflexibles, mes organes restent ancrés. Dans ma résistance, je m'emplis d'une force qui

s'accroît à tel point qu'il me faut la cracher, la hurler, alors je profite d'une bourrasque fulgurante pour jeter à même ce courant aérien tout un tas de non-dits, de sentiments qu'on ne peut pas nommer, mais qu'on peut rugir, je lance au-dessus du monde une incantation qui n'en finit plus d'implorer la réunion de toutes les puissances, car je veux continuer à vivre et que je ne sais plus comment, je suis toujours ta fille, mais ça n'a plus de concrétude, c'est une abstraction, des mots, la trace d'un souvenir ; soudainement, c'est comme si je te parlais à l'oreille, je te dis tout ce que je n'ai pas eu le temps de te dire, pas eu l'occasion de te dire, pas eu le courage de te dire, ce sont des petits riens, je le sais, et pourtant ce sont ces riens qui nous tenaient ensemble ; en te les disant, j'ai peur de briser quelque chose, comme s'il était préférable qu'ils restent en moi, intacts, mais il est trop tard, les voilà partis au vent, je ne sais où ils s'en iront, l'angoisse me prend par la gorge et serre, je vomis, ça goûte les larmes et la mer, tout est emporté au loin, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien en moi, je me vide d'ailleurs de tout souffle, puis je prends une pause.

Je ne respire plus une seule miette d'air.

Lorsque j'inspire à nouveau, j'avale à grandes lampées le vent qui fonce vers ma bouche, je l'ingère, me l'approprie, l'invite dans mes cellules, le laisse circuler dans mon âme, dans toutes sortes d'espaces stagnants, rances, gangrenés, putréfiés, j'ouvre grand les fenêtres de mon corps, je respire des pieds, des yeux, de nouveaux espaces se déploient en moi, il me faudra inventer des noms, des fonctions pour ces nouvelles pièces de la maison que je suis, je sens déjà que des choses s'y déplacent, s'y passent, je n'ai peut-être rien à inventer, comme je n'ai pas eu à m'inventer moi-même ; tu t'en es chargée, maman, et même si je ne comprends pas toujours qui je suis, ce que je suis, j'arrive parfois, comme maintenant, à me contenter d'exister.

Lorsque j'expire à nouveau, je ne me rends pas tout de suite compte de ce qui se passe. Je manque de déraciner des arbres, menace l'équilibre de Romain, dérange des pique-niqueurs et des baigneurs. Dès que je me calme, le monde se calme aussi. À me sentir si puissante, j'ai des vertiges. J'expire très fort pour essayer de remettre le vent en place, mais ça ne fait que tout chambouler encore. Alors je me contente de souffler sur moi pour me redéfinir, me reconfigurer, devenant pareille tantôt à une tente, tantôt à un livre aux pages qui défilent.

Je bouge bientôt sans contraintes, les os assouplis, les articulations en extension complète et plus encore, atteignant presque les 360 degrés, disons 359 degrés, d'ailleurs il m'en pousse d'autres ; toutes ces pentures magiques permettent à mon corps de se déverrouiller, de se décapsuler, d'éclore, d'exploser, mon cerveau se déroule et danse, suspendu en l'air, boa de soie, mon cœur sort prendre l'air et se regonfler, pendant au bout d'artères, de veines, de capillaires ravis d'émerger de leur carcan de chair, mes oreilles ramollies volent de chaque côté de ma tête comme des rideaux, mes yeux pendent, curieux bijoux, au bout de leurs nerfs optiques, je vois tout tandis qu'ils tournoient, une brise et je vois le monde à l'envers, à l'endroit, à l'envers, ces nouvelles perspectives m'enchantent et me fascinent, je ne me rends pas compte que le cordon qui sort de mon nombril rentre peu à peu en moi, en tire-bouchon toujours, me faisant tourbillonner sur moi-même et revenir progressivement vers le sol, vers Romain qui me prend dans ses bras, qui m'aide à replacer mes différents morceaux.

Au moment où je repose mes pieds sur les pierres de la plage de la Soča, je sais que tu es avec moi, maman, vraiment avec moi, il fallait seulement que je te fasse de la place, mon corps était trop petit, tu m'as toujours dit que j'étais trop menue, trop fragile, tu avais peur que je me brise, mais je suis un fort et je t'abrite désormais comme tu m'as abritée.

-

Hélène Laforest a complété une maîtrise en recherche-crédation à l'Université de Montréal. En 2019, elle a publié son premier roman, *Bois dormant*, aux Éditions Prolepse et, en 2020, une nouvelle dans le collectif *Cruelles*, chez Tête Première.



de convulsion